



Edito. Le musée « Alsace » et sa langue.

Le quarantième anniversaire de l'ouverture de l'Écomusée d'Ungersheim est l'occasion pour nous de rappeler cette extraordinaire aventure de sauvegarde du patrimoine bâti de l'Alsace. La figure de proue de cette heureuse initiative était Marc Grodwohl, entouré d'une efficace équipe de pionniers qui ont permis cette fabuleuse concentration de mémoire régionale.

Mais lorsque les savoir-faire de nos aïeux, leur habitat, leurs coutumes, leurs traditions sont relégués au musée, on peut aussi se dire qu'ils ne sont plus bien vivants, qu'ils sont menacés ou réduits à des représentations de folklore : cigogne, kougelhopf, bretzel, choucroute ...



Il en va hélas de même pour notre si belle langue de plus en plus délaissée et pourtant si riche, si dense, si colorée.

Elle n'est plus guère pratiquée par les anciens même quand il la connaissent encore. Ses locuteurs d'après-guerre ont été encouragés à la renier, elle a été interdite à l'école sous peine de sanctions humiliantes (caricature ci-contre), peu d'acteurs politiques se sont véritablement engagés pour sa sauvegarde. Il aura suffi de deux générations pour qu'elle devienne petit à petit elle aussi une curiosité de « musée ». Le Cercle d'Histoire s'est employé à lui conserver une bonne place dans ses travaux, notamment dans les articles de l'HistOgram.

Car notre histoire locale est avant tout celle d'un peuple dont la langue alémanique a été pratiquée durant quinze siècles et est toujours parlée dans six pays.

Sans cette langue, une grande partie de notre Histoire régionale nous échappe, elle est le véhicule de notre mémoire locale, elle est le terreau de nos racines.

Marie-Christine et le comité de lecture.

Yves Bisch, infatigable acteur de la transmission culturelle et linguistique, promu commandeur de l'Ordre des Palmes académiques.



Ce n'est pas rien que d'accéder au plus haut grade des Palmes académiques, celui de commandeur ! Encore plus lorsque cette distinction reconnaît non seulement une carrière d'enseignant exemplaire, mais aussi un engagement protéiforme de poète, d'écrivain, d'historien et d'ardent combattant pour la transmission de la langue alsacienne et de son corolaire, notre culture régionale.

Nous avons eu l'honneur d'accueillir Yves Bisch lors d'une mémorable conférence qui s'est tenue en 2017 à Morschwiller-le-Bas, à l'occasion de notre grande manifestation sur l'école communale.

Il nous a alors séduit par sa pédagogie et son humanisme.

Il vous accueillera les bras ouverts dans son « école d'antan » qu'il fait vivre depuis plus de 20 ans à Sierentz (mairie).

Généalogie : le destin insolite de Jean Julien Martin BALDECK, chevalier de la Légion d'Honneur

Jean Julien Martin BALDECK est né à Morschwiller-le-Bas le 11 novembre 1871.

Il est le fils d'Edouard Ferdinand BALDECK, imprimeur sur rouleaux, et d'Anne-Marie BADER.

En janvier 1893, il dépose une demande de naturalisation auprès du juge de paix de Douai (Nord) et le 4 février 1893, il obtient la nationalité française par décret.

Sa fiche matricule nous apprend qu'au moment de son enregistrement en 1893, il était dessinateur mécanicien et habitait à Paris, 14 rue du Champ de Mars, entre la Tour Eiffel et les Invalides.

Dans le recensement de 1906, il habite à Maubeuge Sous-le-Bois, où il est directeur des ateliers *Senelle*, une fonderie et aciérie dirigée par Jules Jean PUECH.

Sa sœur Marie, née en 1881, habite avec lui.

Le 5 décembre 1906 à Pantin (Seine-Saint-Denis), il épouse Françoise Marie CAVAROSZ, fille du directeur de la *Société française des cotons à coudre Cartier-Bresson*, installée à Pantin depuis 1859.

Le couple n'aura pas d'enfants.



En 1912, Jules Jean PUECH construit à Frouard (Meurthe-et-Moselle) la *Société pour la fabrication de cylindres de laminoirs*, de grands ateliers entourés de logements ouvriers. Pendant la Guerre 14-18, les usines du groupe sont classées « établissements travaillant pour la Défense Nationale », ce qui fait que le personnel n'est pas mobilisé. C'est aussi le cas de Jean BALDECK, qui se trouve justement à Frouard en novembre 1915.

En 1919, après plusieurs rachats d'usines, l'entreprise est renommée *Établissements Delattre & Frouard réunis* et son siège est installé à Paris, 39 rue de la Bienfaisance.

En 1929, le groupe compte 8 grandes usines dans le nord et l'est de la France et emploie 4500 personnes.

Dans les recensements de 1926 et 1931, on trouve le couple Jean et Françoise BALDECK dans le 18^{ème} arrondissement de Paris, 4 Square Clignancourt. Ils ont une employée de maison.

En août 1935, Jean BALDECK est nommé Chevalier de la Légion d'Honneur pour 44 années de pratique industrielle. Il est alors directeur central des usines des *Établissements Delattre & Frouard réunis*.



En 1936, le couple habite un immeuble dans le 16^{ème} arrondissement de Paris, 44 rue Nicolo (photo ci-contre). Une cuisinière originaire du Loir-et-Cher vit avec eux.

C'est à cette adresse que Jean Julien Martin BALDECK est décédé le 27 janvier 1946. Son acte de décès précise qu'il était Ingénieur des Arts et Métiers. Il est inhumé au Cimetière Montparnasse le 1^{er} février 1946.

Son épouse est décédée dans le même appartement le 19 février 1966.

L'énigme du professeur Gérard

Seppi circule en voiture sur une route où la vitesse est limitée à 110 km/h.

Il remarque que :

- lorsque son compteur kilométrique affiche 351.4, sa montre affiche 10 h 10 min
- lorsque son compteur affiche 369.4, sa montre affiche 10 h 19 min

Il est surpris de calculer qu'il a roulé à 120 km/h parce qu'il a fait très attention à ne pas dépasser la vitesse autorisée.



Expliquer le calcul de Seppi. Est-il néanmoins possible que Seppi n'ait pas commis d'excès de vitesse ?

L'Alsace, sous la Couronne de France (dixième partie). L'installation de l'administration française.

L'Alsace, « province à l'instar de l'étranger effectif » selon le jargon en usage à l'époque, subit petit à petit l'installation d'une administration centralisée, francisée, à contre-courant des usages en vigueur dans les villes et villages de la région.

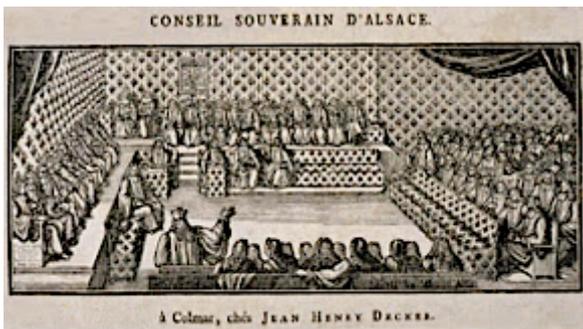
Rappelons que dix grandes villes de notre région étaient des villes « libres », auto-administrées au sein de la Décapole, tout comme Strasbourg avec son statut particulier et la petite République de Mulhouse.

Des grands baillis et gouverneurs sont chargés de la gestion politique et militaire de la région, tandis que des intendants s'occupent de la gestion financière, du fonctionnement de la justice et de l'ordre public.

L'une de leurs préoccupations majeures était de pourvoir aux besoins des armées au cours de ces longues décennies de guerres royales. L'Alsace, déjà exsangue, décimée et pillée a dû payer de lourdes contributions pour y subvenir, sans commune mesure avec les autres régions.

Les intendants, recrutés au sein de la noblesse française (parmi ces derniers, Charles Colbert de Croissy, frère du grand Colbert, Charles Colbert, cousin du précédent, Jacques de la Grange...) sont installés à Strasbourg après sa soumission à la Couronne. Pierres angulaires de l'organisation territoriale, ils se succèdent jusqu'à la Révolution sans qu'aucun Alsacien ne soit jamais nommé.

Charles Colbert de Croissy a créé en 1657 le Conseil souverain d'Alsace établi dans un premier temps à Ensisheim puis à Colmar (gravure ci-dessous) et dont il est le premier président.



Ce conseil est composé d'un large panel de juges, avocats, greffiers, tous catholiques et en général originaires d'outre-Vosges. Juridiction de dernier ressort pour toutes les affaires de personnes, c'est aussi devant elle que les fonctionnaires seigneuriaux doivent prêter serment d'obéissance au roi et demander l'investiture royale pour la gestion de leur domaine. La justice est avant tout au service du roi, presse et publications sont soumises à une censure implacable. La plupart des charges municipales sont attribuées en fonction de l'inclination des candidats.

En 1694 sont introduites la vénalité et l'hérédité des charges contribuant à fixer à Colmar une bourgeoisie judiciaire.

Un arrêt du Conseil d'État du 30 janvier 1685 impose l'usage du français dans tous les actes publics, tandis que la quasi-totalité des habitants ne pratiquent pas cette langue et qu'à l'inverse la plupart des postes de fonctionnaires sont occupés par des Français parachutés, sans aucune connaissance des langues alémaniques.

Malgré toutes les tentatives de francisation, l'immense majorité du peuple alsacien restera réfractaire à la langue française. A la veille de la Révolution française, l'historien Rodolphe Reuss (1841-1924) estime que seuls quelques milliers d'Alsaciens parlaient français couramment.

L'arrivée de l'administration française dans un territoire de tradition alémanique depuis la chute de l'empire romain a marqué la transformation de l'Alsace en zone-tampon entre les cultures allemande et française. Avec toutes les conséquences que cela entraîna par la suite, en particulier lors des trois derniers conflits qu'a connus notre région.

Dans notre prochaine édition : les traités de Ryswick (1697) et leurs impacts sur l'Alsace.



Charles Colbert de Croissy (1629-1696), Intendant de l'Alsace de 1656 à 1663.

La broderie du Cercle d'Histoire

Dans la plupart des jardins alsaciens on trouve des cerisiers.

Nos grands-mères, nos mamans fabriquaient de délicieux Battelmänn (mendant) réalisés à partir de pain rassis, d'œufs, de cannelle de cerises, sans oublier une larme de Kirsch.

Pour présenter ce délicieux gâteau, vous pouvez broder ces cerises sur un morceau de lin ou en faire des petites serviettes qui accompagneront sa dégustation.



1942, chasse aux doryphores : les enfants mobilisés !

En 1942, les populations des pays en guerre manquent de tout. Face à la pénurie des produits alimentaires un système de rationnement sévère est en place. Les plus chanceux sont ceux qui vivent à la campagne, ceux surtout qui comptent dans leurs relations des agriculteurs pouvant discrètement leur fournir quelques compléments.



Mais la récolte de l'aliment de base, la pomme de terre, est menacée par une invasion de doryphores, partie d'Amérique et intense depuis 1941. Cet insecte est un insatiable ravageur des cultures de pommes de terre.

Les responsables du Reich soupçonnent les Alliés d'utiliser ce coléoptère comme arme de guerre pour affamer les populations. Le seul moyen de lutte à l'époque était le ramassage à la main et la destruction des insectes.



Le 8 juin 1942, une circulaire des autorités nazies charge les employés des communes et les enseignants de surveiller le ramassage des doryphores. Celui-ci mobilise tous les samedis des personnes réquisitionnées et les élèves des établissements scolaires. A Colmar, ce sont 8 000 écoliers qui sont mis à contribution.

Plusieurs anciens de Morschwiller-le-Bas nous ont relaté cet épisode. Armés de boîtes de métal, ils remettaient leur collecte à l'instituteur qui procédait à l'incinération des insectes.

En France « de l'intérieur », on a commencé à cette époque à qualifier les Allemands de « doryphores » en référence à leur prolifération et aux dégâts causés.

La recette du Cercle d'Histoire. Les beignets aux cerises, Kirschakiachla.

C'est la saison des cerises, profitons-en pour confectionner ces délicieux beignets :

Préparation : 30 min

Cuisson : 5 min

Ingrédients :

150 g de farine

1 cs de sucre

2 œufs

Un peu de lait

1 cc de Kirsch (facultatif)

Délayer la farine avec les œufs, le Kirsch et le lait nécessaire pour former une pâte consistante qui adhère bien aux cerises.

Préparer les cerises en les attachant par la queue en groupes de 5 cerises. Tremper dans la pâte à frire et faire cuire dans un petit bain de friture bien chaud.



Solution de l'énigme du professeur Gérard

a) **Le calcul de Seppi** : en 9 min, il a fait 18 km. Sa vitesse est donc de 2 km par min, donc de 2 km × 60 en 1 heure, donc de **120 km/h**.

b) **En réalité** : la montre marque 10 h10 dès 10 h 10 min 0s. Il se pourrait que, lorsqu'elle marque 10 h 19 min, il

soit en réalité 10 h19 min 59s. Dans ce cas, la vitesse moyenne de Seppi est $\frac{18 \times 60}{9 + \frac{59}{60}} \approx \underline{\underline{108,18 \text{ km/h}}}$!

Il est donc parfaitement possible que Seppi n'ait pas commis d'excès de vitesse !

Ces femmes alsaciennes qui ont marqué l'Histoire. Marie Grosholtz (1761-1850), alias Mme Tussaud.

Marie Grosholtz voit le jour le 1^{er} décembre 1761 à Strasbourg. Son père est tué lors de la guerre de Sept Ans deux mois avant sa naissance. Sa mère d'origine bernoise retourne avec elle dans sa ville d'origine, où elle a trouvé un emploi d'aide-ménagère chez un médecin et sculpteur, Philippe Curtius.

Ce dernier déménage à Paris et y fait venir en 1767 Marie et sa mère.

Là, il enseigne à Marie l'art du modelage en cire. Marie fait ses premiers modelages dès l'adolescence. Plus tard, elle réalisera notamment les visages de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau et de Benjamin Franklin. Pendant la Révolution, elle fait le portrait de Robespierre, puis des années plus tard le visage de Bonaparte.

A son décès en 1794, Philippe Curtius lègue sa collection d'œuvres en cire à Marie.

L'année suivante, elle épouse Mr Tussaud, ingénieur civil originaire de Mâcon.

Désirant présenter au plus grand nombre sa collection de bustes ainsi que celle léguée par Philippe Curtius, Marie Tussaud quitte son mari et part en Angleterre avec son fils aîné Joseph âgé de 4 ans en 1802.

Elle y organise durant trente-trois ans des expositions itinérantes de son musée-spectacle de cire. Elle se déplace à travers tout le Royaume-Uni, jusqu'en Irlande. Sur fond de son et lumière, sa représentation comprend, outre les figures de cire, des ivoires, des miniatures, des bustes de personnalités anglaises notoires dont Nelson.



Portrait de cire de Marie Tussaud par John Théodore Tussaud (1921).

Elle accompagne ses expositions de catalogues d'informations sur les personnes représentées, réalise des supports de publicité comme des tracts et des annonces dans les journaux locaux.

En 1835, Marie Tussaud, alors âgée de 74 ans et fatiguée de sa vie itinérante, installe sa première exposition permanente dans une salle louée dans Baker Street à Londres.

En 1838, elle réalise le portrait de la reine Victoria lors de son couronnement, ce qui fait du musée un lieu à la mode. La même année, soucieuse de sa respectabilité sociale elle rédige ses mémoires fort romancées.

Elle meurt en 1850, à l'âge de 88 ans.



Plaque bleue marquant l'une des maisons de Tussaud dans la ville de Westminster,

Ses deux fils et ses petits-enfants reprennent l'affaire familiale. Son petit-fils Joseph Tussaud transfère la collection dans un nouveau lieu sur

Marylebone Road, mais les bombardements de la Seconde Guerre mondiale détruisent une grande partie des œuvres originales de Marie Tussaud.

Rebaptisé depuis « Madame Tussaud », le musée est désormais visité annuellement par plus de 2 millions de personnes. Ce musée de Cire a étendu ses activités avec la création de musées à Amsterdam, Hong Kong, Las Vegas, Copenhague, New York... Au total, il y a actuellement 24 musées Tussaud dans le monde.

La valériane (*Kätzawurzla* oder *Bàldriàn*)

La valériane officinale (*Valeriana Officinalis*) de la famille des Caprifoliacées est aussi connue sous le nom « d'herbe-aux-chats ».

La valériane est considérée comme une plante magique. Elle est prisée par toutes les sorcières et surtout par leurs chats. La plante fraîche n'attire pas les chats mais c'est surtout la racine une fois séchée qui exhale une odeur pénétrante qui rappelle celle de la transpiration. Cette odeur excite les chats car elle ressemble à celle des chattes en chaleur.

Au Moyen Âge, la valériane était utilisée contre la peste. Ses racines étaient censées éloigner les mauvais esprits par leur odeur. Elles protégeaient également des mites.

Au XVIIIe, un médecin anglais introduit la valériane comme calmant.

Antispasmodique, on l'utilise contre les troubles nerveux et du sommeil.

Elle sert aussi d'aphrodisiaque dans certains philtres d'amour.



Origine des noms de famille (suite) : les noms liés à un lieu (2^{ème} partie)

Dans cette deuxième partie, nous allons nous intéresser aux patronymes liés à une localisation sur le territoire pour désigner des personnes vivant à proximité :

- d'une petite colline (en allemand *Biehl* ou *Bühl*) : **BIHL, BIEHLER, BIEHLMANN, AMBIEHL, ZUMBIEHL, BUHLER, BIEHLER et BOHLER**
- d'un ruisseau : **BACH, BACHER, BACHMANN, STEINBACH** (ruisseau caillouteux), **FISCHBACH** (ruisseau poissonneux), **RINGENBACH** (ruisseau sinueux, mais aussi petit ruisseau si on se réfère au vieil allemand « rinke », petit), **KALTENBACH** (ruisseau froid), **ZURBACH** et **ZUMBACH**, mais aussi **RUNTZ** et **RUNSER** (de l'allemand *Runse* signifiant ruisseau, rigole)
- d'une montagne : **BERG, BERGER, BERGMANN, SCHOENENBERGER, GRUNENBERGER et GRIENENBERGER** (montagne verte), **BROMBERGER** (montagne épineuse)
- d'un pont : **BRUCKER, BRUGGER, BRUCKMANN** (celui qui lève le péage du pont)
- d'un pâturage (de l'allemand *Brinke* désignant un type de pâturage) : **BRINGEL et BRINCKEL**
- d'une prairie : **WEIDMANN, WIEDEMANN, WIEDENMANN**, mais aussi **WITTMANN, VONAU et WENGER** (prairie humide), **WANGER** (prairie en pente)
- d'une forêt de frênes : **ESCH, ESCHER, VONESCH et ESCHBACH** (frênaie près d'un ruisseau)
- de haies : **HAAG, HAAGEN, HAEGY, HECK, HECKER, HECKLER, HECKLY, HECKMANN**
- d'une forêt : **WALDMANN, WALDECK** (au coin de la forêt), **WALDMEYER** (métayer de la forêt), **GRUNENWALD** (forêt verte)
- d'une borne-frontière (en allemand *Stock*) : **UMDENSTOCK, UNTERSTOCK**

D'autres patronymes précisent le lieu de résidence :

- dans une rue ou une ruelle : **STRASSER, GASS, GASSER, GASSMANN, ENGASSER**
- dans une cour de ferme ou une métairie : **HOFF, HOFER, IMHOFF, HOFFMANN**
- dans l'enceinte d'un château : **KASTLER**
- sur une pente, un lieu escarpé : **STUTZ, STUTZMANN**



Le physicien alsacien Alfred Kastler,
1902-1984
Prix Nobel de physique en 1966

Le nom de famille **ZELLER** (du latin *cella* signifiant cellule) fait référence à l'habitation d'un moine ou d'un ermite.

A propos de l'anthroponymie

L'anthroponymie se définit comme l'étude des noms de personnes. Mais les noms de famille ont souvent subi les transformations de l'histoire, les fantaisies de transcription lors des enregistrements d'actes d'état civil, les déformations linguistiques.

Dans notre région qui a changé 4 fois de nationalité entre 1870 et 1945, la difficulté est d'autant plus grande quand certains patronymes ont été alternativement francisés ou germanisés.

Par ailleurs, les interprétations linguistiques ouvrent quelquefois le champ à plusieurs possibilités.

Ainsi le patronyme **RINGENBACH** cité plus haut peut certes faire penser au mouvement circulaire du ruisseau (Ring) mais provient tout aussi probablement du vieil allemand « rinke », qui signifie petit.

RINGENBACH serait donc celui qui vit près du petit ruisseau. Vu le nombre de petits ruisseaux, bien malin celui qui saura nous dire lequel a le premier donné son nom à un patronyme familial.

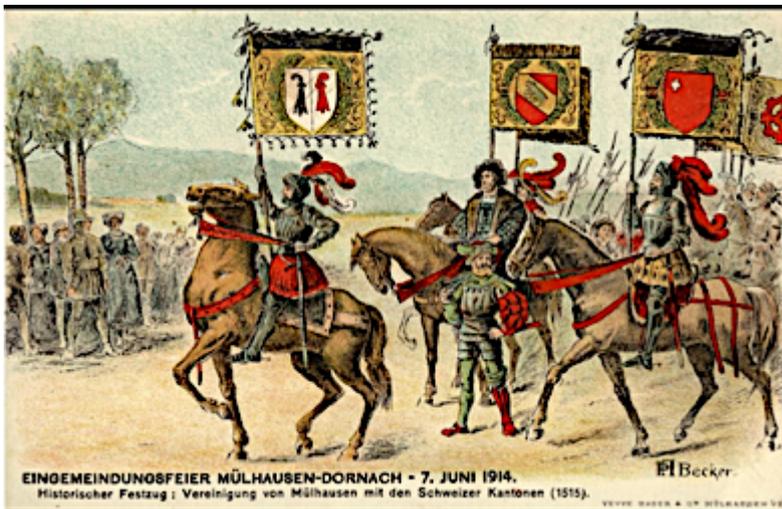
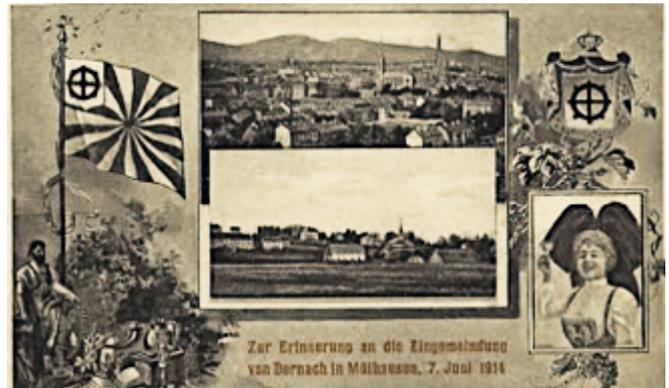
Le 7 juin 1914, la commune de Dornach (12 000 habitants) est incorporée à Mulhouse

D'ancien village, l'industrialisation a fait de Dornach une petite ville de près de 12 000 âmes fortement imbriquée dans le tissu économique mulhousien. Mais à qui il manque la capacité financière de mettre à la disposition de ses habitants des infrastructures et services à hauteur de ce qu'offrait Mulhouse à cette époque : l'urbanisme, la distribution de l'eau, les voiries, l'aide sociale, l'enseignement primaire sont en souffrance.

Mulhouse de son côté est en quête d'espace foncier pour assurer son développement.

L'administration allemande encourage le regroupement des communes et compte dans un premier temps sur une démarche librement consentie par les Dornachois qui restent divisés sur la question.

A l'issue d'un vrai roman-feuilleton de plusieurs années et mandatures municipales, qui ont vu s'opposer partisans et détracteurs de l'incorporation, c'est un décret impérial du 21 décembre 1912 qui tranche définitivement la question. Son entrée en application le 1^{er} juin 1914 scelle la disparition de la commune de Dornach, qui n'en demeure pas moins un quartier vivant dont le cœur continue toujours de battre .



L'incorporation officielle le 7 juin 1914 de Dornach à la ville de Mulhouse, a été l'occasion de mémorables festivités sur fond de mises en scène grandioses auxquelles ont pris part toutes les sociétés de la ville.

Mulhouse devient la « plus jeune grande ville d'Allemagne », franchissant le cap des 100 000 habitants.

Il faut savoir que dans l'esprit des autorités allemandes, il ne s'agissait là que d'une étape.

Les autres communes périphériques devaient inéluctablement suivre le mouvement : Riedisheim, Brunstatt et Illzach dans un premier temps, Pfastatt, Lutterbach et Morschwiller-le-Bas dans un second temps.

Images de Dornach avant son intégration à Mulhouse



Rue de Belfort, 1908



Rue de Thann, au fond la poste, 1908